

LOUIS CHÂTELLIER

LA MISSION POPULAIRE:
ANNONCE PROPHÉTIQUE DU SALUT

SOMMAIRE

I. DANS UNE LONGUE TRADITION – II. DE L'ESPRIT MISSIONNAIRE AU SOUCI DE L'INDIVIDU –
BILAN

Deux erreurs menacent qui veut étudier la mission populaire d'Alphonse de Liguori et des Rédemptoristes au XVIIIe siècle. La première est de considérer le lieu où elle s'est développée, le Mezzogiorno, et de tenter de l'expliquer en fonction des conditions très particulières du pays. L'emprise très forte de la noblesse, la mise en place tardive des structures paroissiales et même leur quasi inexistence - du moins au sens moderne du mot - dans certaines régions comme la Basilicate, enfin la formation souvent très insuffisante du clergé diocésain attestée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, furent autant de raisons mises en avant pour expliquer le recours massif aux missionnaires. Pii Operai, Apostolice Missioni, Pères de la Mission de saint Vincent de Paul et, bien sûr, Jésuites, Capucins, Dominicains furent à l'oeuvre dans le royaume de Naples dès la fin du XVIe siècle ou le début du XVIIe siècle. Ils en firent, comme le révèlent les archives diocésaines de Naples et celles des Ordres religieux, jusqu'à l'aube du XXe siècle, un grand pays de mission. Dans cette vaste entreprise d'évangélisation qui, au long des siècles, prit les caractères d'une oeuvre de substitution à un clergé local défaillant, la Congrégation du Saint-Rédempteur fondée par Alphonse de Liguori au XVIIIe siècle, prit sa part¹. Sans nier la vérité qui se trouve dans un tel tableau, il faut néanmoins remarquer qu'avec des nuances et

¹ Le Sud a donné lieu à des enquêtes d'histoire religieuse de première importance, principalement dans le sillage du professeur G. DE ROSA, *Chiesa e religione popolare nel Mezzogiorno*, Bari, Laterza, 1978, G. GALASSO e C. RUSSO, *Per la storia sociale e religiosa del Mezzogiorno d'Italia*, 2 vol, Napoli, 1980.

quelques décalages chronologiques, on le retrouverait dans d'autres régions européennes: de l'extrême ouest breton ou irlandais à l'est polonais ou morave, sans oublier de nombreux secteurs d'Autriche, d'Allemagne du Sud, voire de la France de l'Est ou de l'Espagne centrale et méridionale². Bref, si la situation du Mezzogiorno n'est pas aussi exceptionnelle qu'on l'a pensé - comme semblent le montrer les études en cours sur la mise en place de la paroisse moderne en Europe - l'oeuvre d'Alphonse de Liguori comme celle de ses «fils», n'est pas uniquement liée à un milieu spécifique.

A ce point du raisonnement, une autre erreur guette le chercheur. Elle consisterait à banaliser l'action des Rédemptoristes. Il faut dire qu'une tradition, vivace dans bien des diocèses, y conduit. La Congregation du Saint-Rédempteur a commencé à être connue hors d'Italie, après la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773. Ses premiers représentants - ainsi Clément-Marie Hofbauer (1751-1820) à Vienne et à Varsovie - ont souvent rempli des fonctions qui étaient jusqu'alors propres aux Jésuites. Au début du XIXe siècle, ils ont remplacé ceux-ci, dans les missions rurales que ces derniers effectuaient auparavant en France, en Allemagne, dans les pays rhénans. Le cas de l'Alsace est, à ce sujet, tout à fait représentatif. On les appelait alors les «Jésuites des campagnes» par opposition à leurs devanciers qui lors de la mise en place de la nouvelle Compagnie de Jésus (1814) furent désignés pour occuper les chaires des églises ainsi que la direction des collèges des villes importantes. Mais cette distinction même - villes et campagnes - révélait bien des fonctions différentes et sans doute aussi une finalité propre à chacun des deux Ordres considérés qui allait au-delà des occupations quotidiennes.

Ainsi, de même qu'il serait absurde de considérer les missions populaires comme une innovation d'Alphonse de Liguori, il serait tout aussi faux d'unir trop étroitement l'oeuvre de saint fondateur des Rédemptoristes au Mezzogiorno. C'est, en nous gardant de ces deux écueils, qu'il faut essayer de conduire notre réflexion.

² L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri. Le missioni rurali in Europa dal XVI al XIX secolo e la costruzione del cattolicesimo moderno*, Milano, Garzanti, 1994.

I. DANS UNE LONGUE TRADITION

La mission populaire telle qu'elle fut pratiquée par Alphonse de Liguori ne fut pas, bien entendu, créée, de toutes pièces par lui. Elle était issue d'une longue tradition qui, au tournant des XIV-XV^e siècles, avait pris un élan nouveau avec le voyage apostolique à travers l'Europe de saint Vincent Ferrier. Les ordres nouveaux ainsi que les compagnies de prêtres qui virent le jour à l'époque du concile de Trente placèrent souvent la mission au centre de leurs préoccupations qu'elle se fit en Europe ou dans les terres neuves d'Asie et d'Amérique récemment découvertes. Il en fut ainsi des Capucins et des Jésuites. Une nouvelle étape fut franchie au milieu du XVII^e siècle lorsque Vincent de Paul et Jean Eudes, en France, Paolo Segneri Senior S. J. en Italie, firent, de ce qui avait été longtemps une prédication itinérante, une ample cérémonie aux parties parfaitement agencées et destinée à instruire les fidèles des dogmes définis par le concile de Trente³.

Décidée par le prince et l'évêque - parfois par le premier tout seul - elle était réalisée par un groupe de religieux ou de prêtres séculiers choisis par l'autorité qui avait pris l'initiative de l'entreprise. A l'époque de l'absolutisme et de la contre-réforme, il n'était pas question de tolérer dans une église la présence de prédicateurs qui n'avaient pas reçu, des maîtres du lieu, un mandat précis pour exercer leurs fonctions.

Celles-ci consistaient dans la pratique de trois «fonctions» qui étaient considérées comme les parties essentielles de la mission: donner des sermons à raison souvent de deux ou trois par jour, faire le catéchisme aux adultes et aux enfants, préparer les foules à la confession. Ces exercices, dans l'esprit des missionnaires, répondaient à un triple but: «convertir», dans le sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire conduire les personnes présentes à changer de vie, instruire de leur religion tous ceux qui en ignoraient les rudiments, enfin exhorter les auditeurs à mener une vie chrétienne en pratiquant les sacrements à commencer par ceux de la pénitence et de l'eucharistie. Ces exercices austères se déroulaient, à partir du milieu du XVII^e siècle, selon un cérémonial bien établi qui, il est vrai, pouvait recevoir des variantes suivant les régions et les Ordres religieux.

³ *Ibid.*

L'arrivée des missionnaires, vêtus en pèlerins, souvent à la nuit tombante donnait d'emblée aux cérémonies et assemblées qui allaient suivre un caractère extraordinaire, presque comme un miracle. Ces hommes inconnus et saints qui suivaient une simple croix de bois semblaient venir d'une région lointaine. Peut-être étaient-ils des envoyés du Ciel expédiés tout exprès pour conduire les habitants de ce petit coin de terre à changer de vie avant le jugement de Dieu qui s'annonçait terrible. La cérémonie qui suivait dans la principale église était empreinte de cet esprit prophétique, annonciateur de grands bouleversements. Le lendemain, commençaient les exercices proprement dits. Parmi ceux-ci, le plus impressionnant était le grand sermon qui donnait à la journée entière son thème de réflexion. Depuis le milieu du XVI^e siècle, lorsqu'Ignace de Loyola avait proposé à ses premiers compagnons de suivre l'ordre des *Exercices spirituels*, les prédicateurs entretenaient en premier lieu l'assemblée des «fins dernières». L'objet de la mission qui était de précipiter la conversion des pécheurs par la représentation brutale de ce qui les attendait se trouvait ainsi réalisée. A tout le moins, se produisait un choc qui ne manquait pas d'ébranler les plus endurcis venus aux exercices pour accompagner un proche. Il est important de remarquer qu'Alphonse de Liguori ne changea rien à l'ordre des sermons de mission⁴. Aux prêtres de sa jeune Congrégation, il indiquait clairement qu'après avoir parlé du péché mortel ils devaient se préparer aux «trois sermons des fins dernières de l'homme, savoir la mort, le jugement, et l'enfer qu'on ne doit jamais omettre», ajoutait-il⁵. Il évoquait même, dans son *Instruction pratique pour les exercices de mission*, la manière de procéder. «Dans le sermon de la mort, écrivait-il, avant l'acte de contrition, on montre une tête de mort, en lui adressant ces mots: «O toi, qui que tu sois, dis-moi où est ton âme? Est-elle au Paradis ou en enfer⁶?» Et quand il en venait à l'enfer, il avait coutume de présenter «l'image de l'âme damnée» entourée de démons que des prêtres promenaient à travers l'église, entre deux torches pour que tous pussent la contempler à loisir. «Le missionnaire qui la portera partira

⁴ G. ORLANDI, *La missione popolare redentorista in Italia dal Settecento ai giorni nostri* in SHCSR 33 (1985) 51-141.

⁵ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique pour les exercices de mission*, traduction française de *Breve Istruzione degli Esercizi di Missione*, 1760, Avignon, 1827, 157.

⁶ *Ibid.*, 174.

du grand autel, et ira jusqu'à la porte de l'église, à travers le peuple, en ayant soin de s'arrêter de temps en temps, et de tourner l'image tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il la remettra enfin au Prédicateur, qui la fera voir du haut de la chaire. «Il la laissait exposée à la vue de tout le monde jusqu'à la nuit suivante. Il prenait ensuite le crucifix et dans le lourd silence provoqué par l'émotion de tout un peuple, il donnait la bénédiction⁷. Cette pieuse mise en scène destinée à entraîner la conversion des pécheurs n'était pas propre à l'Italie du Sud. Presqu'un siècle plus tôt, en Basse Bretagne, le père Maunoir S.J. organisait des processions théâtrales tout à fait comparables. Ainsi, sur le thème des «tourmens de l'enfer» - qui était le titre d'un cantique qu'il avait composé - il conduisait un cortège jusqu'à un théâtre drapé de noir. Sur la scène se trouvaient des enfants chargés d'en interroger d'autres qui étaient dissimulés sous l'échafaudage et qui tenaient le rôle des damnés. Lorsqu'on leur demandait ce qu'ils étaient devenus, ceux-ci décrivaient avec des accents lugubres les supplices qu'ils enduraient. Leurs voix qui sortaient «comme du fond de l'abysme, effrayèrent tellement ce grand peuple au nombre de plus de quatre mille personnes, que chacun se frappa la poitrine, et forma de nouvelles résolutions de faire pénitence et d'éviter le péché⁸».

Les autres sermons visaient principalement à préparer les assistants à la confession. Ainsi saint Alphonse demandait-il aux prédicateurs de faire réciter au peuple à l'issue de l'instruction, deux ou trois actes de contrition. C'était, selon lui, la «chose la plus importante dans les sermons de mission»⁹. D'autres préféraient détailler les différents péchés en suivant l'ordre du décalogue. Mais tous étaient bien d'avis «que le plus grand fruit des missions [était] de réparer les confessions sacrilèges»¹⁰. Saint Alphonse reprenait ainsi une idée centrale de Vincent de Paul qui déclarait aux premiers prêtres de la Mission que «Dieu luy [avait] fait connaître [...] la nécessité de ce moyen [les missions] pour remédier à l'ignorance et aux dérèglements des Pauvres gens des champs, et particulièrement aux grands défauts que la plus part avoient jusqu'alors commis dans

⁷ *Ibid.*, 176.

⁸ L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 80.

⁹ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 150.

¹⁰ *Ibid.*, 87.

leurs confessions ordinaires»¹¹. Les leçons de catéchisme auxquelles tous les grands missionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles attachaient la plus grande importance avaient le même objectif. Toutes les chroniques, de celles des Eudistes à celles des Rédemptoristes, relatent les mêmes scènes d'angoisse collective, d'hystérie de fidèles accourus parfois de fort loin pour recevoir l'absolution de leurs péchés et qui ne pouvaient, à cause des foules immenses, approcher des confessionnaux. Toits d'églises arrachés par des pénitents affolés et pressés, missionnaires obligés de reprendre leurs confessions au milieu de la nuit furent des événements courants lors des missions du XVIII^e siècle, depuis la baie du Mont-Saint-Michel jusqu'aux Pouilles et à la Calabre¹². La communion générale apparaissait dès lors comme l'acte de réconciliation d'une paroisse entière, d'une région entière parfois, avec Dieu.

Au début du XVIII^e siècle, toutefois, des changements importants apparurent non seulement dans la conception de la mission mais aussi, et peut-être surtout, dans sa finalité. Il ne s'agissait plus seulement de provoquer un choc avec pour conséquence une conversion qui, souvent, était fragile mais de construire une société chrétienne stable, homogène, formée en tous lieux, à la même pratique religieuse. En conséquence, l'action entreprise dans certains centres ne suffisait plus. C'était l'Europe entière qu'il fallait transformer des plus grandes cités aux plus humbles hameaux. Ce passage de la mission ancienne livrée à l'initiative d'un homme ou d'un groupe d'hommes à la mission moderne dirigée, depuis Rome, selon un plan préétabli, dans un espace géographiquement déterminé et visité selon un ordre strict semble bien être le fait de la Compagnie de Jésus, dès la seconde moitié du XVII^e siècle.

Paolo Segneri l'Ancien fut, peut-être, un des premiers à entreprendre à partir de 1670 des missions dans des diocèses entiers allant de bourg en bourg. La nouveauté n'était pas complète. Car les évêques avaient coutume, depuis 1580 au moins, d'envoyer un jésuite ou deux effectuer la visite pastorale en leur nom et place. Ils

¹¹ *Ibid.*, 42-43.

¹² M. G. RIENZO, *Il processo di Christianizzazione e le missioni popolari nel Mezzogiorno. Aspetti istituzionali e socio-religiosi*, in *Per la storia sociale e religiosa...*, op cit., vol. 1, 439-481, voir 461-462; L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 56-57.

pouvaient encore, ce qui était plus fréquent au XVII^e siècle, se faire précéder par des religieux qui préparaient les populations à la venue du prélat, tout en les instruisant et en les invitant à la pratique plus fréquente des sacrements. Les prédications de Paolo Segneri appelé par les évêques de plus de vingt diocèses du centre et du Nord de l'Italie furent-elles conçues comme une extension des oeuvres apostoliques qui traditionnellement avaient lieu avant ou dans la suite des visites pastorales? Ce n'est pas impossible. En 1710 l'évêque de Sigüenza, en Castille, fondait des missions dans chacune des quatre cent cinquante paroisses de son diocèse, étant entendu que les deux jésuites qui en étaient chargés devaient les visiter toutes en trois ans, pour ensuite reprendre le travail en son début¹³.

Il y avait dans le rythme choisi comme dans le temps imparti à chaque lieu de culte, un rappel de l'activité pastorale de l'évêque. La pratique n'avait pas disparu à la fin du XVIII^e siècle puisque, selon Tannoja, saint Alphonse invita ses missionnaires à suivre l'évêque de Veroli qui souhaitait les avoir près de lui au cours de sa visite des paroisses. «En faisant la tournée avec l'évêque, écrivait-il, on peut aussi faire du bien, car vous pourrez rester assez de temps dans chaque endroit pour donner au moins un *triduo* et faire quelque petite mission où il n'y en a pas encore eu»¹⁴.

Toujours était-il que Paolo Segneri avait su se dégager de la contrainte de la visite administrative pour se consacrer totalement aux missions, tout en conservant le cadre diocésain. Il en était de même du père Baldinucci S. J. qui avait effectué à la fin du XVII^e siècle et au début du siècle suivant 448 missions dans les États Pontificaux; comme des pères Paolo Segneri Junior ou Fulvio Fontana qui tous prenaient en charge des régions entières de l'Italie du Nord. Grâce au dernier, (Fulvio Fontana), la méthode nouvelle passa en Suisse puis en Haute Autriche¹⁵. Certes, il en était des missions comme des visites pastorales, elles se pratiquaient souvent à partir d'un gros village ou d'une petite ville d'où les prédicateurs allaient porter la bonne parole,

¹³ L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri*, ...op.cit., 71.

¹⁴ A. M. TANNOJA, *Mémoires sur la vie et la congrégation de S. Alphonse-Marie de Liguori*, 3 vol., Paris, Gaume, 1842, T. II, 430.

¹⁵ C. FARALLI, «Le missioni dei Gesuiti in Italia sec. XVI-XVII, problemi di una ricerca in corso», *Bolletino della Societa di studi valdesi*, 1975, 97-116, voir p. 104; F. FONTANA, *Quaresimale de Padre Fulvio Fontana della Compagnia di Gesù con l'Aggiunta delle serie delle missioni da lui fatte nell' Italia e Germania*, Venise, 1721.

quand ils n'attendaient pas que les habitants des localités d'alentour vinssent les écouter là où ils avaient choisi de séjourner. C'était cette façon de procéder que décrivait un missionnaire de l'Italie centrale parvenu au soir de sa vie. Il avait, écrivait-il à son Supérieur en 1715, fait de très nombreuses missions «strepitosissime con concorso di molte cure e luoghi in una sola missione ... con un' apparenza d'un frutto grandissimo e bene infinito». Mais il reconnaissait, qu'en définitive, cela n'avait servi qu'à bien peu de monde. Aussi avait-il commencé à «andare a luogo per luogo e particolarmente in quelli più spersi, orridi e abbandonati»¹⁶. Alphonse de Liguori ne s'exprima pas autrement, une génération plus tard, lorsqu'il sollicita de Benoît XIV la reconnaissance de son Institut dont les membres étaient «appelés surtout à secourir les âmes abandonnées des campagnes»¹⁷.

Entre-temps, un événement de grande importance s'était produit. Brusquement, en 1715, la méthode de Paolo Segneri commençait à être appliquée à des régions entières. Les cantons suisses, les états patrimoniaux des Habsbourg (de la Carniole à la Hongrie et de la Haute Autriche à la Basse Autriche), les Pays rhénans, de Düsseldorf à Strasbourg, la Bavière, furent pourvus presque, en même temps, entre 1715 et 1717, d'équipes de missionnaires jésuites. Mandatées par les princes de ces pays, défrayées par eux, elles étaient aussi sous leur protection. C'étaient des territoires entiers qu'elles avaient à instruire de leur religion et à former dans la piété avec une priorité absolue donnée aux campagnes¹⁸. Dans les villes, au même moment, étaient établies à partir de 1700-1710 des maisons de retraites sur le modèle de celles qui avaient été fondées dans les années 1660-1670 pour les hommes et pour les femmes à Vannes en Bretagne¹⁹.

Toute cette oeuvre d'approfondissement religieux conduite à si grande échelle pouvait être menée à bien grâce à l'expérience des missionnaires et aussi aux moyens nouveaux dont ceux-ci disposaient. En premier lieu, venait le livre: catéchisme ou livre de piété destiné à guider toute la vie spirituelle. Mais cet instrument n'avait pas la même

¹⁶ C. FARALLI, *art.cit.*, 104.

¹⁷ *Histoire de saint Alphonse de Liguori fondateur de la Congrégation du T. S. Rédempteur 1696-1787*, Paris, Poussielgue, 1879, 210.

¹⁸ L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 69-100.

¹⁹ *Ibid.*, 57.

importance partout. En Italie du Sud, comme en Bretagne, il ne pouvait être d'une grande utilité. L'image, en revanche, avait été depuis longtemps utilisée dans les missions rurales: des tableaux peints hissés dans les églises devant les yeux des assistants par Dom Le Nobletz et Julien Maunoir en Bretagne aux gravures du purgatoire ou de la passion du Christ qui se trouvaient dans les ouvrages célèbres du Capucin Martin von Cochem²⁰. Alphonse de Liguori aimait entretenir son auditoire assis auprès d'une statue de Notre-Dame des Sept Douleurs ou les encourager à la méditation mentale devant un Christ en Croix peint par lui-même²¹. Louis-Marie Grignon de Montfort avait agi de même, lui qui avait sculpté de ses mains une Vierge de la Sagesse qu'il transportait dans ses missions. Il avait dirigé le travail de l'artiste qui avait modelé les figures destinées au calvaire de Pontchâteau²². L'image, il est vrai, prenait une force toute particulière quand elle était intégrée aux cérémonies ou exercices de la mission. Telle était la croix que l'on plantait ou le calvaire que l'on inaugurait lorsque les religieux étaient sur le point de prendre congé. Le chemin de croix qu'Alphonse de Liguori avait coutume de graver le dernier jour qu'il passait au village prenait place dans cette tradition²³.

La mission s'était enrichie dès le début du XVIII^e siècle, d'un certain nombre de rites ou de pratiques qui révélaient une évolution, un changement profond dans l'esprit de l'institution. Ainsi l'habitude avait été prise en Suisse, dès 1715, du pardon public des offenses. Chacun venait embrasser son ennemi, les parents se réconciliaient, quelquefois après un discours d'amende honorable en présence de l'assemblée tout entière qui était ainsi prise à témoin. Bientôt, cette grande séance de réconciliation devint le préalable indispensable à la communion générale²⁴. Les missionnaires prirent l'habitude d'instruire les fidèles de dévotions anciennes ou nouvelles (le Sacré-Coeur). Ils invitaient l'assistance à les pratiquer afin de persévérer dans les bonnes dispositions prises au cours de ces quelques jours de vie religieuse intense. Ils apprenaient aussi aux fidèles à réciter le rosaire en commun, à méditer ensemble, devant la croix de mission. Pour

²⁰ *Ibid.*, 130-131.

²¹ *Histoire de saint Alphonse de Liguori, ... op.cit.*, 106-107.

²² L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 116-122.

²³ *Histoire de saint Alphonse de Liguori, ... op.cit.*, 110.

²⁴ L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 158-163.

préservé cet acquis, des confréries étaient instituées. Tantôt elles étaient sous l'invocation du Saint-Sacrement, tantôt du Rosaire ou des Trépassés, parfois du Sacré-Coeur. Leur titre, au fond, n'avait pas une importance capitale. L'essentiel était bien d'initier les participants de la mission à une vie religieuse régulière et, si possible, fervente. Enfin, nombreux furent les religieux ou les prêtres séculiers qui, de passage en une paroisse rurale, appliquèrent leurs forces à l'instruction des enfants et des adultes. Ils considéraient, à la suite des pères du concile de Trente, que les fidèles des campagnes, ne pouvaient se dire chrétiens, catholiques, sans posséder les connaissances indispensables sur la religion qu'ils professaient. Ainsi se développèrent les missions catéchétiques en Autriche et en Allemagne dès 1732 et les confréries de la Doctrine chrétienne dans les pays rhénans, aux Pays-Bas et en France²⁵.

L'oeuvre missionnaire qu'Alphonse de Liguori entreprit avec intensité à partir des années 1730 trouvait donc sa place dans un vaste mouvement d'approfondissement de la foi qui, en ce second tiers du XVIII^e siècle, n'intéressait pas seulement l'Italie mais l'Europe entière. Il convient désormais de préciser ce que fut l'apport spécifique du saint fondateur des Rédemptoristes au milieu de ce siècle qui fut tout autant travaillé par l'idée de mission que par les Lumières.

II. DE L'ESPRIT MISSIONNAIRE AU SOUCI DE L'INDIVIDU

Par conséquent, l'importance d'Alphonse de Liguori dans l'histoire missionnaire n'est pas due à sa méthode, à l'ampleur de son projet, ni même à son désir d'atteindre les plus pauvres, les oubliés des hameaux perdus dans les montagnes. D'autres, avant lui, étaient partis avec cette intention et l'avaient réalisée en partie. La nouveauté du fondateur des Rédemptoristes consiste, me semble-t-il, dans la rupture fondamentale qu'il introduisit dans l'esprit de la mission: il ne parla plus à une foule mais à des individus pris séparément. La lecture de ses ouvrages, après celle des grands missionnaires du XVII^e siècle

²⁵ A. & L. CHÂTELLIER, «Les premiers catéchistes des Temps modernes. Confrères et consœurs de la Doctrine chrétienne aux XVI^e-XVIII^e siècles», *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, sous la direction de Jean Delumeau, Paris, Cerf, 1992, 287-299.

est à ce sujet fort instructive. La volonté de personnaliser son enseignement, de l'adapter à la situation propre de chacun est ce qui semble s'imposer.

Le contenu de son manuel destiné aux missionnaires, *l'Homo apostolicus*, est très éclairant. L'examen des cas de conscience et de tous les problèmes que rencontre un bon directeur qui souhaite faire progresser dans la vie chrétienne ses pénitents constitue la matière des différents chapitres. Ainsi s'explique la place centrale prise par la confession, comme l'indique le sous-titre de *l'Homo apostolicus*²⁶. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement d'une mise en ordre de sa conscience, mais d'un renouvellement complet, d'un nouveau départ réalisé grâce au guide sûr que constitue le missionnaire. «A cette occasion, j'avertis, en passant, les Confesseurs, que, lorsqu'il se présente des pénitents bien disposés, ils doivent bien se garder de les renvoyer pour qu'ils fassent eux-mêmes leur examen de conscience, surtout si ces pénitents sont peu instruits, comme nous l'avons déjà dit dans l'Instruction des Confesseurs. Il faut que le Confesseur les examine lui-même sur chacun des Commandemens»²⁷. Dans *l'Homo apostolicus*, il envisage le cas des ignorants qui ne connaissent ni l'acte de contrition ni le credo. Citant un autre grand missionnaire du temps, le Père Léonard de Port-Maurice, il déclare qu'«il n'est pas bon de renvoyer de tels ignorants pour qu'ils soient instruits par d'autres. Il n'y a aucun avantage à en espérer sinon qu'ils demeurent ignorants. Il convient plutôt de les instruire brièvement des principaux mystères, de dire avec eux les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition et de les obliger à s'instruire par la suite des mystères et des fondements indispensables». S'appuyant toujours sur la même autorité, l'auteur de *l'Homo Apostolicus* montre au confesseur comment il doit procéder. Celui-ci dira au pénitent: «Dis avec moi: mon Dieu, parce que tu es la vérité infallible et parce que tu l'as fait connaître à la Sainte Église, je crois tout ce que la Sainte Église m'enseigne et me demande de croire: je crois en premier lieu que tu es un seul Dieu en trois personnes» ... Saint Alphonse ajoutait - et cela était très important - que selon la Constitution 42 de Benoît XIV l'absolution ne pouvait être refusée à un pénitent qui se trouvait dans cet état d'ignorance à

²⁶ *Homo apostolicus instructus ad audiendas confessiones, sive praxis et instructio confessoriorum*, auctore B. Alphonso de Ligorio, 3 vol., Lyon-Paris, 1832.

²⁷ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique*, ...op.cit., 230.

condition qu'il promet d'apprendre ce qui était nécessaire²⁸. La différence était grande avec nombre de ses contemporains, y compris des Jésuites pourtant considérés comme particulièrement bien disposés - trop disaient certains - envers leurs pénitents²⁹. On voit ici comment, dans la mission rédemptoriste, le souci des humbles se manifestait avec force. Il ne s'agissait plus seulement d'un enseignement «magistral» pourrait-on dire, mais d'une écoute individuelle. Aussi, peu à peu sans que cela apparût au grand jour, le confesseur prenait-il la première place. «Le Prédicateur est honoré de tout le monde, écrivait Alphonse de Liguori, c'est un Saint, c'est un excellent missionnaire; on lui baise les mains, la robe, on se recommande à ses prières: mais le Confesseur, qui passera chaque jour neuf ou dix heures au confessionnal, est oublié, on n'en parle pas»³⁰. Pourtant, semblait penser l'auteur, n'était-ce pas lui qui occupait la charge principale? Il était seul à connaître un à un les membres de cette foule qui participait aux exercices de la mission et qui, sans lui, resterait anonyme. Grâce au confesseur et par lui la fonction apostolique, sublime mais éphémère, se changeait en pastorale. Il y avait dans cette prédilection liguoriste pour le confessionnal une façon d'envisager celui-ci non seulement comme «le tribunal de la pénitence» mais comme un lieu d'écoute, de dialogue, voire d'encouragement ou de consolation. C'était déjà cette «mission immobile» (Philippe Boutry) pratiquée quelques décennies plus tard par Jean-Marie Vianney³¹. Les conseils prodigués par saint Alphonse à

²⁸ *Homo apostolicus ... op.cit.*, T. III, 117-118, «De interrogationibus faciendis rudibus». Il cite le P. Leonard de Port-Maurice qui avait écrit dans son *Discours mystique et moral*: «Bonum non est consilium dimittere similes ignaros, ut ab aliis haec doceantur, quia nullus alius sperabiter fructus, nisi ut sic ignari remaneant; ideoque expediens est breviter eos docere praedicta mysteria principalia, efficiendo pariter ut secum efforment actus fidei, spei, charitatis et contritionis, obligando tamen eos ut in posterum perfecte instrui se faciant circa coetera mysteria scitu necessaria de necessitate praecepti». Un peu plus loin, citant le même auteur: «Eia eliciamus unà simul actus christianos; dic mecum: Deus meus, qui es veritas infallibilis, et quia sanctae Ecclesiae tu revelasti, credo quidquid sancta Ecclesia me docet credere; credo praecipue te esse unum Deum, et tres personas» etc ...

²⁹ La rigueur du P. Calatayud en Andalousie, dans les années 1760, voir L. CHÂTELLIER, *La religione dei poveri, ...op.cit.*, 212.

³⁰ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 230.

³¹ Ph. BOUTRY, «Le curé d'Ars confesseur», *La Maison-Dieu*, 167, 1986, 73.

ses missionnaires ne conduisirent-ils pas à la vocation si originale du curé d'Ars?

Le souci de l'autre amenait le fondateur de la Congregation du Saint-Rédempteur à lui parler avec des mots qu'il comprenait. Il s'asseyait d'ordinaire, rapportaient ceux qui l'ont bien connu, sur un siège assez bas, près duquel il faisait placer une statue de Notre-Dame des sept douleurs. Il n'aimait ni les chaires, ni les estrades³². Cette manière inusitée - mais pas si exceptionnelle - d'aborder l'auditoire annonçait une volonté d'une extrême simplicité dans le discours. Il souscrivait entièrement à l'avis de Muratori qui déclarait que «si l'on va prêcher le carême dans les villages, comme l'auditoire est pour lors composé de paysans, le style des sermons, doit être encore plus populaire et le plus bas qu'il soit possible afin d'être à la portée des gens grossiers et ignorans»³³. Il ne s'agissait pas seulement de la forme. Le contenu aussi devait être parfaitement adapté à l'entendement de ceux que l'on voulait convertir. Le prédicateur, écrivait saint Alphonse, ne doit rechercher que «l'instruction des pauvres gens, qui ne retirent pas autant de fruit des grands raisonnemens que de quelques pratiques aisées qu'on leur aura répétées plusieurs fois». Ces pratiques étaient très simples. Il s'agissait des «remèdes pour s'abstenir du vice, et [des] moyens pour persévérer dans la vertu, tels que la fuite des occasions, comme des tavernes, des maisons de débauche, et des mauvais compagnons; de se faire violence dans les mouvements de colère, en faisant alors de coeur les prières suivantes: Seigneur, donnez-moi la patience, sainte Vierge aidez-moi...»³⁴. Parvenu à la péroraison, le missionnaire ne devait pas s'y prendre comme certains prédicateurs, qui de suite après le sermon se mettent à crier: «Demandez pardon à Dieu, criez miséricorde; et prenant le crucifix, une corde, une torche, se contentent de ce bruit confus du peuple, qui sera plus tumultueux que profitable»³⁵. La prédication, selon Alphonse de Liguori, était donc vraiment à l'opposé du baroque. Non par mode, par suite d'une mutation profonde de la rhétorique. Le missionnaire exposait seulement le fruit de son expérience et révélait ce qu'il convenait de faire pour être entendu de

³² *Histoire de saint Alphonse de Liguori ...op.cit.*, 106.

³³ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 131.

³⁴ *Ibid.*, 119-120.

³⁵ *Ibid.*, 120.

chacun. Dans cette apologie de la simplicité, il y avait un immense respect des humbles qui devaient être instruits et guidés comme des hommes créés par Dieu et doués de raison.

Le plus impressionnant, peut-être, fut la manière dont Alphonse de Liguori conçut le catéchisme des missions destiné aux enfants. Certes, on ne trouve dans son enseignement aucun attendrissement et, à plus forte raison, de mièvrerie à l'égard des plus petits. Au contraire, le catéchiste, selon lui, «doit se faire craindre dès le commencement afin que les enfants ne deviennent pas trop familiers»³⁶. Ce n'est pas seulement une question d'autorité. Il ne se fait aucune illusion sur la soi-disant naïveté ou pureté de l'âge tendre. Il propose aux missionnaires de raconter aux plus jeunes l'histoire de ce petit garçon qui se confessait souvent «en sorte que tout le monde le regardai comme un saint». Un matin, on le retrouva mort dans son lit. Son confesseur consola ses parents en leur disant qu'il était sûr de son salut. Alors qui s'habillait pour aller à la messe, un horrible spectre lui apparut. C'était l'âme du défunt qui l'avertit de sa damnation. «Je n'avais point encore commis de péché mortel, reprit ce dernier, lorsque la nuit dernière il m'est venu une mauvaise pensée, j'y ai consenti, et de suite, Dieu m'a fait mourir, et m'a justement condamné à l'enfer»³⁷. Les historiens de la religion ne peuvent oublier qu'au XVIII^e siècle, à côté des saints enfants (Louis de Gonzague et Stanislas Kostka) il y a aussi des jeunes damnés dont les récits terrifiants étaient destinés à rester longtemps gravés dans les esprits. Mais si les instructions du fondateur des Rédemptoristes étaient sans concession aucune, elles étaient parfaitement adaptées à l'âge de ses auditeurs. Aussi, les pages consacrées au «petit catéchisme» sont-elles d'un intérêt tout particulier et, à mon avis, mériteraient une étude spéciale. Une fois encore, se manifeste ici son souci de parler simplement pour être compris «des enfans même les plus bornés»³⁸. La différence s'impose lorsque l'on compare ce programme d'enseignement avec les autres «petits catéchismes» en usage, y compris, le plus célèbre, celui de Pierre Canisius. Ce dernier et ceux qui en sont issus ne sont que des condensés de manuels

³⁶ *Ibid.*, 69.

³⁷ *Ibid.*, 81.

³⁸ *Ibid.*, 68.

beaucoup plus développés³⁹. Aussi, n'évitent-ils pas toujours les formules elliptiques que les enfants répètent machinalement sans que leur intelligence soit sollicitée. Il n'en va pas de même pour les leçons de doctrine chrétienne du saint docteur du Mezzogiorno. A propos des conditions nécessaires pour s'approcher du sacrement de la Pénitence, il distingue soigneusement l'attrition et la contrition. La tâche est fort délicate avec de jeunes enfants, d'autant que l'on connaît les débats qui opposent les factions rivales à ce propos dans l'Eglise du XVIII^e siècle. «La douleur (du pécheur) doit être véritable, surnaturelle, universelle, souveraine et pleine de confiance, écrit Alphonse de Liguori... La douleur parfaite s'appelle contrition. C'est quand le pénitent se repent d'avoir offensé Dieu, parce qu'il a offensé sa bonté infinie. La douleur imparfaite s'appelle attrition, et c'est quand on se reprend d'avoir offensé Dieu (car la douleur doit toujours consister à avoir offensé Dieu), pour avoir perdu le Paradis, ou mérité l'enfer, ou bien à cause de la laideur surnaturelle et particulière du péché que l'on a commis. Ainsi par la contrition, on déteste le péché, parce que le péché est le mal de Dieu, et par l'attrition, on le déteste, parce qu'il est notre propre mal»⁴⁰. Ce qui est remarquable dans ce texte, ce n'est pas seulement la simplicité des termes employés. C'est aussi la volonté d'expliquer le plus clairement possible des notions complexes. Le grand théologien sait dominer suffisamment son savoir pour simplifier ses connaissances, les rendre accessibles au plus grand nombre. Il pourrait assener ces vérités, exiger qu'on les connaisse parce que c'est la loi de l'Eglise. Après tout, ne serait-ce pas plus sûr? Mais il explique avec exactitude et clarté à la fois. Car il ne sollicite pas seulement la mémoire de ses auditeurs. En s'adressant à la raison des jeunes et des adultes, il veut en faire des chrétiens qui ne se contentent pas de suivre en troupeaux dociles leurs pasteurs mais des hommes et des femmes conscients et responsables.

Ce fut le rôle actif des laïcs, leur participation instamment demandée à la vie de l'Eglise qui constitua, me semble-t-il, l'apport dominant des missions rédemptoristes. Dès l'origine, l'intention d'Alphonse de Liguori était claire. L'institution des *cappelle serotine* à partir de 1727, dans les quartiers de Naples visait, avant tout, à

³⁹ J. Cl. DHOTEL, S.J., *Les origines du catéchisme moderne*, Paris, Aubier, 1967.

⁴⁰ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 74-75.

apprendre au peuple chrétien à prier⁴¹. On se réunissait chaque soir dans la boutique d'un commerçant ou l'échoppe d'un artisan. La séance commençait par la récitation du rosaire suivi des actes de foi, d'espérance et de charité. Venait ensuite une conférence familière sur une leçon de catéchisme ou sur un texte de l'Évangile. Les esprits étaient alors bien préparés pour aborder le plus difficile: l'explication des différentes parties de l'oraison mentale. Tous les dimanches, avant la messe, avait lieu une demi-heure de méditation sur la Passion du Christ⁴². Un homme de métier, plus avancé que les autres, avait la charge de diriger ces assemblées de prière. La progression était parfaitement visible depuis la fin duXVI^e siècle. Alors, les Jésuites avaient établi dans cette ville leur grande congrégation de marchands et d'artisans avec leurs différents foyers de réunion. Mais ils ne songeaient qu'à instruire de sa religion une population souvent instable et à la conduire à pratiquer les sacrements⁴³. Au XVIII^e siècle, en dépit de la permanence des structures, il ne s'agissait plus de pratique religieuse - une donnée désormais acquise - mais de la vie intérieure. Lorsqu'il eut entrepris ses missions dans les campagnes, Alphonse de Liguori ne changea pas d'objectif. Il s'agissait d'amener le peuple entier des villages à prier. Dès lors, même dans les hameaux, «on n'omettra pas, rappelle-t-il à ses missionnaires, le sermon de la prière, c'est-à-dire du besoin absolu que nous avons de nous recommander toujours à Dieu pour obtenir la persévérance dans le bien, et le salut éternel. Dans ce sermon, ajoute-t-il, on enseignera au peuple la manière pratique de se recommander à Dieu le matin en se levant, le soir en se couchant, durant la messe, pendant la communion, et la visite au très-saint Sacrement et à la sainte Vierge, spécialement lorsque nous sommes tentés. Ce sermon de la prière doit se faire dans chaque mission, parce que, sans la prière, on ne peut obtenir la persévérance»⁴⁴. L'essentiel est dit. C'est la conversion intérieure de chaque individu qui est visée. Sans elle, il y a peu à espérer des missions. Mais comment, dans la pratique, réaliser un

⁴¹ G. ORLANDI, *S. Alphonso Maria de Liguori e i Laici. La fondazione delle «Cappelle serotine» di Napoli*, in *SHCSR* 35 (1987) 393-414.

⁴² *Histoire de saint Alphonse de Liguori*, ...op.cit., 49-50.

⁴³ L. CHÂTELLIER, *L'Europa dei devoti. L'origine della società europea attraverso la storia della Compagnia di Gesù: le congregazioni mariane, la vita quotidiana, le critiche e le polemiche, l'ideologia*, Milano, Garzanti, 1988, 29.

⁴⁴ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique*, ...op.cit., 157.

plan qui paraît totalement disproportionné avec les moyens d'une jeune congrégation? Alphonse de Liguori ne cherche pas la nouveauté mais il songe plutôt à renouveler, raviver d'anciennes dévotions bien enracinées dans la population. Pour lui, comme pour Louis-Marie Grignon de Montfort, au début du siècle, la Vierge est l'intermédiaire par excellence et le Rosaire, la prière primordiale. Les miracles survenus au début de sa carrière de missionnaire, tant à Foggia en 1731 qu'à San Giorgio en 1738, donnèrent un poids considérable à sa prédication sur la nécessité de dire son chapelet⁴⁵. Dans les deux cas, un rayon lumineux partait d'un tableau ou d'une statue de la Vierge pour illuminer le visage du saint. Tannoja terminait le récit de l'événement de S. Giorgio par ces mots: on n'eût pas trouvé «après son passage une maison dans laquelle le Rosaire ne fût récité en famille»⁴⁶. Telle était bien l'intention du missionnaire lorsqu'il partait en campagne. Les instructions laissées à ses confrères ne laissent aucun doute à ce sujet. Tout le chapitre II est consacré au Rosaire⁴⁷. La Vierge était, comme au Moyen Age, celle qui venait au secours des pécheurs, sur le point d'être condamnés. «Le vrai dévot de Marie peut s'appeler heureux même en cette vie et se croire presque sûr d'aller au ciel», est-il écrit dans *l'Instruction*⁴⁸. Son auteur prend bien soin de préciser, lorsqu'il est question de l'ordre à respecter dans les sermons de la mission, que celui de la sainte Vierge doit suivre «immédiatement» la prédication sur l'enfer⁴⁹. Toutefois, pour Alphonse de Liguori, le Rosaire n'est pas seulement l'imploration qui sauve, c'est aussi l'école de la prière. Le commentaire qu'il donne des mystères joyeux, douloureux et glorieux prépare le fidèle aux exercices de la méditation, puis de l'oraison qui sont abordés par la suite⁵⁰. Il en était de même des mystères de la vie du Christ, sorte de chemin de croix réduit à cinq stations que les Rédemptoristes plantaient avant leur départ d'un village⁵¹.

Il s'agissait d'une véritable initiation à la vie spirituelle sur laquelle le *Duetto tra l'Anima e Gesù-Cristo* ou les *Considerazioni ed*

⁴⁵ *Histoire de saint Alphonse de Liguori, ...op.cit.*, 60-61, 101.

⁴⁶ *Ibid.*, 101.

⁴⁷ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 41-50.

⁴⁸ *Ibid.*, 42.

⁴⁹ *Ibid.*, 157.

⁵⁰ *Ibid.*, 44-50.

⁵¹ *Histoire de saint Alphonse de Liguori...op.cit.*, 110.

affetti sopra la Passione qui suivent de peu la publication de la *Breve Istruzione degli Esercizi di Missione* peuvent nous apporter des informations⁵². En fait, il s'agissait de réaliser sur toute l'étendue du territoire ce qui avait été entrepris plus tôt à Naples, avec les *Cappelle Serotine*. Les méditations sur le mystère du Rosaire ou sur les souffrances, bien visibles, du Fils de Dieu dans le *Via Crucis* devaient conduire à l'état le plus élevé de la vie intérieure. La pratique de l'oraison mentale, déclarait Alphonse de Liguori à la fin de *L'Istruzione*, était l'exercice «le plus utile de la mission»⁵³. Il en était aussi l'aboutissement, une fois que les esprits avaient été ouverts et les âmes épurées. Durant les deux ou trois derniers jours de la mission, tous les exercices devaient être tendus vers l'initiation à l'oraison. «C'est une grande pitié, écrivait l'auteur, de voir que la plupart des prédicateurs parlent de tout, hormis de l'amour de Jésus-Christ; quoique ce divin Sauveur ait tout fait et tout souffert pour se faire aimer des hommes»⁵⁴. Saint Alphonse avait le sens de l'ordre et de la méthode. Il distinguait tout d'abord méditation et oraison⁵⁵. Il prenait bien soin de montrer que l'oraison ne consistait pas à laisser vagabonder son esprit mais à le fixer, avec attention, sur un point particulier de la vie de la Vierge ou de la Passion du Christ⁵⁶. Aussi, convenait-il, au début au moins, de la pratiquer en assemblée à l'église paroissiale sous la direction d'un prêtre. Celui-ci abordait son auditoire par ces mots: «maintenant, je ne viens pas vous faire verser des larmes de craintes et d'effroi, je ne demande que des larmes de tendresse et d'amour». Après quoi avait lieu une préparation qui consistait dans la récitation des actes de foi, d'adoration, d'humilité, de contrition, de demande pour implorer le Saint-Esprit et l'Ave Maria. Venait alors la méditation proprement dite qui se décomposait en quatre parties: l'exposition, la réflexion, les affections et les prières. L'exposition donnait le point de départ de la méditation dont l'esprit ne devait plus ensuite s'écarter. «Figurez-vous, mes très chers frères, pouvait dire le prédicateur, de voir Jésus-Christ lié à la colonne, la tête penchée, les yeux tournés vers la terre, attendant la venue des

⁵² *Studia et Subsidia de vita et operibus S. Alfonsi Mariae de Liguori (1696-1787)*, Rome, 1990, 518-519.

⁵³ ALPHONSE DE LIGUORI, *Istruzione pratique*, ...*op.cit.*, 158.

⁵⁴ IDEM, 158-159.

⁵⁵ *Homo apostolicus ...op.cit.*, T. III, 156-178.

⁵⁶ IDEM, 330-338, «Brevis praxis orationis mentalis».

bourreaux, qui doivent le déchirer à coups de fouet»⁵⁷. De telles images employées pour exciter la piété des fidèles ne constituaient pas un fait nouveau. Elles étaient déjà largement répandues au temps de la *Devotio moderna*, ensuite grâce aux *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola. Mais le changement apparaissait dans la finalité de l'exercice. «Toutes les moralités et les sentimens, écrivait Alphonse de Liguori, doivent porter à la pratique des sentimens, et spécialement à un tendre amour envers Jésus-Christ»⁵⁸. En un autre endroit, il écrivait: les âmes «qui sont unies à Dieu par l'amour, n'ont point de peine à persévérer»⁵⁹. La peur de l'enfer cédait définitivement la place à l'amour du Christ. A l'église d'abord, puis dans les familles, dans les travaux quotidiens, les chrétiens, étaient invités à méditer chaque jour et, si possible, plusieurs fois par jour, sur l'amour du Christ. La méditation se changeait en prière, celle-ci en effusion du coeur et ces paroles d'amour pouvaient bien approcher du dialogue avec Dieu. Le simple laboureur était préparé à connaître ou, du moins, à imaginer les plus hauts états d'oraison. Le fait est, je crois, d'une grande importance dans l'histoire de la vie religieuse et, plus largement, dans celle de l'esprit. Alphonse de Liguori a mis, au cours de ses missions et grâce à ses ouvrages, l'apport des plus grands mystiques du XVI^e siècle (Sainte Thérèse d'Avila en particulier), des plus grands maîtres de la spiritualité du XVII^e siècle (François de Sales, l'Ecole française) à la portée des plus humbles. Il a nourri de cette richesse la piété ordinaire des chrétiens. Il a rompu définitivement la barrière entre l'élite - les dévots- et l'ensemble des populations chrétiennes. Il a pleinement réalisé ce qui, je crois, était déjà en gestation chez Louis-Marie Grignon de Montfort. Il a été le saint du peuple dévot.

BILAN

La mission, selon Alphonse de Liguori, ne rompit pas avec le passé dans ses formes extérieures. Elle n'échappa pas non plus à une certaine théâtralité («l'image de l'âme damnée») que l'on retrouvait dans tous les pays de l'Europe baroque, de Vienne à Séville, depuis

⁵⁷ ALPHONSE DE LIGUORI, *Instruction pratique, ...op.cit.*, 160-161.

⁵⁸ IDEM, 160.

⁵⁹ IDEM, 158.

l'apostolat de Paolo Segneri l'Ancien. Le saint napolitain ne souhaite absolument pas se singulariser. Les références constantes, dans ses ouvrages, à Vincent de Paul, Paul Segneri, Leonard de Port-Maurice manifestent sa volonté de placer son action dans le grand courant apostolique issu du concile de Trente.

Toutefois, en dehors des apparences, des faits nouveaux de grande importance doivent être remarqués. Alphonse de Liguori ne fit pas reposer son apostolat sur son art oratoire, sur l'émotion suscitée par les images fortes imprimées dans l'imagination de ses auditeurs. Il voulut convaincre les esprits car c'était à l'intelligence de ses auditeurs qu'il s'adressait. La religion qu'il prêchait contenait, certes, des mystères qu'il fallait accepter humblement. Mais Dieu ayant donné à l'homme sa raison, il devait utiliser cette dernière dans le domaine de la Foi. De même que Muratori dans sa *Della regolata Devozione*, c'était à la raison des hommes et des femmes les plus humbles, les moins instruits qu'il s'adressait avec la volonté d'être bien compris. Si le décor de la mission restait baroque, le contenu était résolument anti-baroque, loin de toute fioriture, recherche littéraire ou artistique qui lui ferait manquer son but. Tannoia fut témoin de sa colère à l'écoute d'un prédicateur trop soucieux de ses phrases et de leur effet sur l'auditoire. «Cela s'appelle, lui dit-il, trahir le peuple et Jésus-Christ. Si vous ne cherchez qu'à vous prêcher vous-même, et non Jésus crucifié, pourquoi vous donner la peine de sortir de Naples? Je ne vous excuse pas de péché mortel»⁶⁰. On peut considérer cette volonté de parler net et aussi ce respect profond de chaque individu comme une expression chrétienne des Lumières. Après tout, pourquoi celles-ci ne se seraient-elles pas manifestées jusque dans les villages, à l'intérieur du monde catholique comme ce fut le cas dans les pays protestants, en Allemagne tout particulièrement (la *Populärphilosophie*)?

Au delà, c'était une autre chrétienté qu'annonçait Alphonse de Liguori. La diffusion du message était désormais accomplie: les missionnaires étaient venus et revenus dans les villages. Les temps de l'action apostolique étaient sur le point de s'achever en Europe. Il convenait de se fixer en d'autres parties du monde. Dans les pays de vieille chrétienté venait le moment de l'action pastorale. La paroisse - après une longue maturation - était devenue, du Nord au Midi, de l'Ouest à l'Est, une réalité spirituelle bien vivante. Tout au long de ses

⁶⁰ A. M. TANNOIA, *Mémoires sur la vie et la congrégatio*,... op.cit., T. II, 144.

écrits, le fondateur des Rédemptoristes le répétait: le curé devait prolonger, enraciner, réaliser même ce que le missionnaire avait mis en place. L'essentiel, qu'il s'agisse de la façon de prêcher, de faire le catéchisme, de conduire les fidèles à la méditation puis à l'oraison, ne pouvait être accompli que par le pasteur qui avait seul une bonne connaissance de ses paroissiens et qui disposait du temps nécessaire pour réaliser cette oeuvre. Placé dans l'histoire du mouvement missionnaire entre Grignon de Montfort et le curé d'Ars, Alphonse de Liguori annonce pleinement celui-ci. On peut aussi dire que grâce au saint napolitain, la paroisse, structure ecclésiastique depuis fort longtemps, centre de la vie sacramentaire depuis au moins le concile de Trente était devenue le foyer par excellence de la vie spirituelle. Ainsi, s'imposait avec une plus grande force la règle de vie chrétienne que François de Sales avait donnée à Philothée: «Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite» (*Introduction à la vie dévote*, chapitre 3). Saint Alphonse aurait peut-être ajouté ces simples mots: «Qui que vous soyez».